

# Au bon accueil

Philippe ANDRE

-Alias Zeugma-

3<sup>e</sup> prix

-Concours de nouvelles

2018/2019-

-Thème : café-

-avril 2019-

## Au Bon Accueil

Cette nuit là, j'avais vraiment envie d'un bon café.

C'était d'ailleurs beaucoup plus qu'une envie, presque une nécessité. Soudain, boire une tasse de café était devenu impératif, alors même que je réalisais ne pas en avoir bu depuis près de deux ans. Précisément, depuis le jour où j'avais quitté Paris et ma famille, après qu'une colère injuste et démesurée de mon père ait fait déborder le vase. Il n'y avait aucun lien apparent, mais c'était bien depuis ce jour-là que je n'avais plus avalé une goutte de café. Non pas que j'eusse décidé à ce moment-là de ne plus jamais en boire ou que cela me fut interdit de quelque manière. Non, simplement je n'en avais plus une seule fois éprouvé le besoin, ni même le désir... Le café, ce n'était plus ma tasse de thé. Du moins jusqu'à cette nuit-là...

J'ai toujours été quelqu'un de relativement calme, bien qu'il soit arrivé plusieurs fois qu'on me pousse à bout et que je parte sur les chapeaux de roues. A dix-sept ans surtout et même un peu plus tard, j'avais tendance à prendre tout un peu trop au sérieux.

« Le café, ça énerve, ça empêche de dormir et ça donne des aigreurs d'estomac », c'est ce que disait mon père. Mais c'était lui qui en buvait le plus, et moi si j'avais du mal à me contrôler, ce n'était pas le café qui m'énervait, c'était lui. Il était toujours à me rabrouer, à faire des histoires pour un oui ou pour un non. Pas du tout le genre de père qui vous tape gentiment sur l'épaule en essayant d'arranger les choses, non, plutôt à me chercher obstinément des poux sur la tête, à l'affût du petit détail qui lui aurait donné raison. Et si par malheur j'osais lui répondre et lui envoyer en face ses quatre vérités, il devenait méchant, très méchant. J'aurais certainement dû me taire, mais à force de ne pas exprimer ses désaccords, la colère s'accumule et un jour ça explose.

Du café, je ne sais même pas si j'en avais bu ce jour-là. Probablement, puisqu'on en buvait chaque matin au petit déjeuner et parfois à cinq heures en rentrant du bahut. Lui, malgré ses aigreurs d'estomac et ses insomnies, il en prenait encore une tasse devant la télé après le repas du soir, bien serré, bien noir, qu'il avalait par petites gorgées en fumant ses gitanes. Les odeurs mélangées de café et de tabac me donnaient la nausée. Quand j'en avais assez, je guettais le moment favorable, la scène dramatique du film autour de laquelle l'intrigue se mettait en place et je m'éclipsais. J'allais me réfugier dans ma chambre, j'ouvrais ma fenêtre sur la nuit étoilée et prenais un grand bol d'air, accoudé au bastingage de mon voilier imaginaire.

Il était arrivé furieux dans la salle de bain où je me lavais tranquillement les dents. Je ne me souviens plus quel avait été le prétexte, mais les coups s'étaient rapidement mis à pleuvoir. Puis, comme à chaque fois, tout aussi soudainement, la tempête s'était arrêtée. Ce dont je me souviens, c'est d'avoir pris la décision de partir en regardant des coquelicots éclore sur l'émail blanc de la baignoire.

J'avais déjà fugué plusieurs fois sans que jamais rien ne change. A présent je devais partir pour de bon, c'était une question de survie.

J'aurais pu comme d'autres, prendre la route pour Bénarès, Kaboul ou Katmandou, j'avais pris celle qui menait en Bretagne. Le pays des vacances où enfant j'avais goûté le bonheur de vivre. La terre magique de mes ancêtres. C'était là, vraisemblablement, que la vie m'attendait.

Je me voyais en Robinson sur l'île de Groix ou sur Belle-Île, le vent du large effaçant mes blessures. J'étais cet homme libre chérissant la mer et mon âme était pareille à ses chevaux fous qui fonçaient la tête la première.

Deux ans plus tard, j'étais en Bretagne.

Mais mon rêve d'enfant, qu'était-il advenu de lui ? Avait-il pris l'eau ou s'était-il échoué dans quelque vasière impraticable et malodorante ?

J'avais projeté d'éternelles vacances et m'étais réveillé dans un pays hostile. Très vite il m'avait fallu trouver tout seul mes propres réponses. Aller d'une ferme à l'autre travailler dans les champs, ramasser des fraises et des pommes de terre pour des haricots. J'avais fait le manœuvre au noir sur des chantiers boueux, m'épuisant à charrier du sable, des parpaings et des brouettes de ciment. J'avais arpenté les villes et les villages sans savoir ce que j'y cherchais.

Quel était le sens de ma vie et où était ma place ?

A Groix, pas plus qu'à Quimper à Quiberon ou à Saint-Malo, personne ne m'attendait nulle part.

Depuis l'automne dernier j'habitais dans une ferme entre Ploemeur et Kerpape, dans le Morbihan. Un logement sommaire que je louais contre du travail à un paysan pour qui j'avais déjà ramassé deux hectares de patates.

C'était dans une vieille bâtisse, une pièce assez grande avec une cheminée qui tirait très mal, une cuisinière au gaz près d'un évier en ciment, un vieux chauffe-eau. Les murs de pierre étaient nus, il y courrait des araignées. Des poutres et un plafond noirs de suie, un sol de terre battue. Une porte vitrée et une fenêtre éclairaient la pièce du côté de la cour. Une autre porte, en bois peint dans l'angle opposé donnait directement dans un pré.

Ce nid douillet était équipé d'une table en formica autour de laquelle quatre chaises boiteuses espéraient une partie de belote et de deux étroits lits en fer que j'avais disposés de chaque côté de la cheminée, un contre le mur, sur lequel je dormais et l'autre sur lequel je posais mes affaires. Une ampoule suspendue au milieu de la pièce dispensait une lumière jaune qui ne permettait de lire qu'en se tenant juste au-dessous. Les latrines étaient dans la cour.

Quand elles m'entendaient traverser cette cour, les vaches de l'étable voisine signalaient ma présence en meuglant de conserve, les chiens prenaient aussitôt le relais.

J'étais à deux bonnes heures de marche du port de pêche de Lorient où j'allais à pied chercher du travail quatre nuits par semaine. L'embauche pour le déchargement des chalutiers commençait à minuit. Le plus souvent, je revenais bredouille.

Le fait que ce travail soit nocturne le rendait encore plus pénible, mais avec ses avantages syndicaux, ses droits et ses primes, c'était beaucoup mieux payé que tout ce à quoi pouvaient prétendre la horde des besogneux sans diplôme ni qualification particulière que la nécessité drainait sous les néons blafards de la criée.

A minuit pile, leurs postes distribués à chacun des dockers professionnels, un puissant coup de sifflet ouvrait le rituel d'embauche des occasionnels. Le contremaître, sur une petite estrade commençait par appeler la centaine de ceux dont les noms par ordre d'ancienneté figuraient sur sa liste. Puis, si tous les postes n'étaient pas pourvus une fois cette liste épuisée, il désignait d'un geste du menton, dans l'assemblée des nécessiteux, celui dont la figure lui convenait prioritairement... et ainsi de suite jusqu'au dernier des derniers, le grignou dont il avait pitié ou dont l'histoire lui rappelait la sienne.

J'étais venu toutes les semaines pendant des mois sans que son regard ne croise jamais le mien, me donnant l'impression d'être transparent. Parce que je n'étais pas d'ici, et que personne ne me connaissait, personne ne m'adressait jamais la parole, hormis les déracinés, les hippies, les routards et autres marginaux tout aussi invisibles que moi. J'étais un doryphore, venu d'on ne savait où manger les pommes de terre bretonnes, « un ralahouet » selon le dialecte local.

- Eh ralahouet, c'est toi que j'ai croisé sur la route de Larmor ? - Eh ben ! tu es quand même arrivé, ça fait du bien la marche à pied quand on est jeune !

A force d'acharnement, pour avoir été là par tous les temps, les nuits de grêle et de grand vent, on m'avait embauché. Mon nom avait fini par être inscrit sur la liste et appelé de plus en plus régulièrement.

J'étais souvent envoyé "au roulage" un des postes les plus durs, en binôme avec untel ou untel à pousser sur le quai un chariot fatigué par le poids des bacs surchargés que nous irions renverser plus loin sur un tapis roulant. Il arrivait souvent que ce coéquipier ne me parle pas, qu'à peine il réponde à mon salut. Il pouvait pourtant blaguer toute la nuit avec le préposé au treuil ou le crocheteur qui réceptionnait les bacs et les posait sur le chariot, ou même, quoique plus rarement, avec les femmes qui triaient les poissons de chaque côté du tapis roulant,

J'allais sur mes vingt ans et pour ne pas être écrasé par la dureté de cette vie, j'acceptais ce labeur comme un sport, une discipline physique et mentale qui me rendrait plus fort. Je poussais mon chariot en silence, comme Sysiphe son rocher, et répondais au mépris des dieux par une application têtue à exécuter ma tâche le plus parfaitement possible, m'imposant un rythme soutenu que je ne lâchais pas.

La journée de travail commencée à minuit durait souvent jusqu'à 10h du matin, parfois jusqu'à midi. Nous avions une pause de trois quarts d'heure vers 3h, une autre autour de 8h. Les restaurants et les bars du port se remplissaient alors de dockers hagards bruyants et affamés, la mousse coulait sur les chopes de bière et ça sentait la morue jusque dans le cœur des frites. Les premiers arrivés n'avaient pas forcément les meilleures places, les habitués ayant réservé leurs tables à l'avance.

J'avais eu froid, trop peu et très mal dormi la nuit précédente. Il avait plu sans discontinuer pendant plusieurs jours, le bois trop humide brûlait mal et ma cheminée fumait. L'obsession du café m'avait pris à force de fatigue.

La nuit qui nous intéresse, j'avais été embauché comme laveur de planches sur un petit chalutier d'environ 25 mètres, le Torpen dont c'était une des dernières saisons de pêche. J'attendais avec une impatience fébrile cette pause où bien au chaud, le cul sur chaise je m'offirais une bonne tasse de café, la première depuis si longtemps.

Avant que les bateaux de pêches ne soient équipés de conteneurs et déchargés avec des grues, les cales des chalutiers étaient compartimentées par un système de planches qu'il fallait démonter pour atteindre les niveaux inférieurs.

J'étais à bout de force. Le lavage des planches s'effectuait à la brosse dans un grand bac remplis d'eau de mer sur le pont du bateau. J'avais une paire de gants, des bottes et un tablier plastifié mais mon dos, mes épaules et mes jambes étaient exposés aux rafales de pluie. Ma vareuse était trempée. J'avais fait en sorte d'être le dernier à quitter le bateau, pensant pouvoir emprunter dans la cambuse le ciré d'un marin, mais je n'avais rien trouvé, la cambuse était vide et toutes les portes rigoureusement fermées. J'avais perdu de précieuses minutes si bien qu'en arrivant trempé comme une soupe sur l'avenue où se trouvaient toutes les auberges, je savais déjà que partout, toutes les places seraient prises.

Le Tiptoe était mon bistro préféré. Cécilia, la Mama Tahitienne qui tenait le comptoir m'avait à la bonne. Mais le TipToe était fermé depuis la fin du festival des cornemuses. Le Chalutage était plein à craquer. Tout était plein partout. Il ne restait plus que le Bon Accueil. Je n'aimais pas cet endroit, j'évitais d'y aller autant que possible. Les bagarres y étaient fréquentes et un jeune marin étranger s'y était fait poignarder au cours de l'été. La cuisine était réputée mais une bande de balafrés sans fois ni lois y avaient leurs places attitrées, des gros durs dans le genre de mon père dont il fallait ménager la sensibilité toujours à fleur de peau.

J'étais entré là.

Comme prévu, toutes les chaises étaient occupées. Je n'avais pas de place encore une fois. De toute façon je n'avais pas de quoi m'acheter une portion de frites. J'espérais seulement quelques centimètres sur le bar pour poser ma tasse de café et juste assez de place autour pour remuer le sucre avec la cuiller.

La salle était remplie d'un brouhaha de discussions multiples qu'accompagnait le cliquetis des couteaux et fourchettes. J'avais dû jouer des coudes pour attraper ma tasse de café et n'avais prêté aucune attention à l'un de ces éternels groupes de fêtards attardés qui passent leurs nuits à vider des bières dans tous les bistrotts du port, mais ma présence avait dérangé l'un d'entre eux :

- Hé toi ! Dégage de là ! avait-il braillé en me donnant un coup dans l'épaule, renversant la moitié de ma tasse de café sur le zinc. Dégages de là ! Tu mets des poux dans ma bière !
-

C'était une sortie de représentants de commerce en goguette.

Légèrement ventripotent dans son costume trois pièces, les joues couperosées, le regard haineux, mon détracteur avait l'air en colère, un peu de mousse tremblotait, accrochée à ses moustaches blondes.

– Moi m'sieur, j'ai mis des poux dans votre bière ?

J'étais trempé, je puais le poisson, mes cheveux longs mouillés ressemblaient à des queues de rats, mais j'étais un garçon poli et j'avais envie qu'on le soit avec moi.

– Parfaitement ! T'as mis des poux dans ma bière, alors tu dégages !

J'ai soutenu son regard en attrapant son verre de bière sur le comptoir pour faire mine de scruter l'intérieur avant de le vider sur ses jolis souliers, arrosant en même temps les bas de son pantalon. J'avais sans doute vu Clint Eastwood ou un autre cow-boy faire ça dans un western.

– Voilà m'sieur, il y a plus des poux dans votre bière, ai-je ajouté d'un air satisfait.

A cet instant, le brouhaha du restaurant s'était arrêté ainsi que le cliquetis des couverts dans les assiettes.

Je n'étais déjà plus le freluquet que j'avais été, et ce type ne me faisait pas peur, mais il n'était pas seul et si aucun de ses acolytes ne m'impressionnait, ils étaient quatre regroupés autour de lui, prêts à en découdre. L'histoire aurait pu mal se terminer.

– T'as des problèmes Richard ? T'as besoin d'un coup de main ? Avait fait l'un d'eux en retirant sa veste et retroussant ses manches.

Le bruit de nombreuses chaises qu'on écarte simultanément en les faisant crisser sur le sol avait brusquement lacéré le silence.

Le copain téméraire avait remis sa veste .

– Allez viens Richard, avait-il dit d'une voix feutrée, il vaut mieux qu'on s'en aille.

Dans un coin de miroir derrière le bar, entre des bouteilles d'alcool et des bouteilles de sirop, j'avais vu tous les dockers derrière moi se lever en même temps pour intervenir si besoin et défendre un des leurs en mauvaise posture. Un des leurs qui se trouvait être moi. Je n'avais pas osé me retourner vers la salle pour leur dire merci, mais quand j'avais demandé au patron une deuxième tasse de café, la voix pleine d'assurance d'un gros dur dans mon dos avait lancé :

– Tu lui ajoutes un petit calva et tu mettras ça sur ma note.

Mon père aurait pu avoir exactement la même réaction.